

Zeitschrift: L'ami du patois : trimestriel romand
Band: 24 (1996)
Heft: 95

Rubrik: Pages vaudoises
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Pages vaudoises

LA MOO NE VOUAITIE PAS LE DEINT

Lo grand Dzulo de La Moille l'è moo. No z'ein ein profitâ po l'einterrâ. Pu, ein reintrein dâo cemetîro, lè z'hommo sant dècheindu à la câva po baîre quauque verro ein devesein de st'ami que l'è partî sein criâ gâ !

Ein hiaut, dein lo grand paîlo, la Rosette — la vèva ora — sè lo thé à tot cein que le velâdzo l'a de bardjaque, de tabousse et surtot de serpe; on verretâblyo nî d'agace.

- Adan, di-mè vâi, quemeint que l'è moo, sti poûro Dzulo, que dè-mande l'Hermeline âo Tiolu oncora pllie niclietta que lè z'autrè, tot ein segotein, mâ lè get tî ché ?
- Hermeline, t'î bin bouna de t'inquiêtâ, que lâi fâ la Rosette. Bin vâitelé : mon Dzulo l'îre à tournicotâ per la cousena, todzo su mè pî, que m'a fotu la grindzisse. Adan, lâi é betâ on panâi dein lè man et l'é einvouyî me coulyî quauque favioûle po lo dinâ; âo bet d'on momeint, vinyeint que ne revegnâi pas, y'é peinsâ que bèvessâi dè verro tsî lo vesin. Mâ, à la demi de midzo, l'îre pas onco revegnu. Ye vé lo tsertsî et trove mon Dzulo accaffalâ de tot son long aô mâitein dâo courti, dru moo !
- Heu ! mon Diù quienn'histeire ! Que fâ l'Hermeline. Ye su tota reboulyîva ! Adan, qu'a-to-fé ?
- Bin, ye fé onna boîta de petit pâi-carotte.

Djan-Luvi

LA MORT NE REGARDE PAS LES DENTS !

Le grand Jules de La Moille est mort. Nous en avons profité pour l'enterrer. Puis en rentrant du cimetière, les hommes sont descendus à la cave pour boire quelques verres en parlant de cet ami qui est parti sans avertir !

En haut, dans la grande chambre, la Rosette — la veuve maintenant — sert le thé à tout ce que le village a de parleuses, de babilardes et surtout de chipies; un véritable nid de pies.

- Alors, dis me voir comment il est mort, ce pauvre Jules, demande l'Hermeline au Tiolu encore plus curieuse que les autres, tout en sanglotant, mais les yeux tous secs ?
- Hermeline, tu es bien bonne de t'inquiéter, que lui fait la Rosette. Eh bien voilà : mon Jules était par la cuisine à tourner en rond, toujours sur mes pieds, qu'il m'a fichu de mauvaise humeur. Alors,

je lui ai mis un panier dans les mains et l'ai envoyé me cueillir quelques haricots pour le dîner; au bout d'un moment, voyant qu'il ne revenait pas, j'ai pensé qu'il buvait des verres chez le voisin. Mais, à midi et demie, il n'était pas encore revenu. Je vais le chercher et trouve mon Jules étendu de tout son long au milieu du jardin, raide mort !

— Heu ! Mon Dieu, quelle histoire ! Que fait l'Hermeline. Je suis toute remuée ! Alors, qu'as-tu fait ?

— Eh bien, j'ai fais une boîte de petits pois et carottes.

ONNA TENOMOBILE EIN DRAITE LEGNE !



Lo Caiënet, noutron fretâi, avâi prê dein sa tenomobile, sa fènna, la Cropette, pu ses vesin, lo Moisi et sa boubonna, po allâ Lo Caiënet pouâve tot djusto s'einfattâ dein sa cacarde avoué sôn pucheint bedon que frottâve contro lo voleint. Faut dere que l'a soveint lè pî deso la trâblya et la gâole dein la mîtra, quemeint ses caïon; ye lâo resseim-

blye quemeint duvè gotta d'îguie, pas pi po la medzaille, mâ pè la mau que l'è roûsa quemaint on caiënet que vin de vere lo dzo; on dièsse que l'a adî lo rodzet, pu on mor por allâ âi truffyè et dâi z'oro-lye que peindolyant su lè z'épaula. Sa fènna, la Cropette, l'è tot lo contréro; prinna quemeint 'nna bercllîre; seimblye que ses pareint l'ant betaïe treinpâ dein 'nna botoille de vinégro; pu onna leinga de vouîvra.

Lo vesin, lo Moisi, qu'on lâi di, pè la mau que ses pâi sant devegna blyan tot dzouveno; l'è chè et petiolet. qu'on dièsse que l'è lo bouïbo à sa fènna, la Lydia, onna pucheinte gaillârda, tot lo potrè dâo Caiënet; pu onna nioussa que tchurle po rein.

Lè vâitelé modâ tot lè quatre. Lo Caiënet avoué lo Moisi découte de li; lè fènnè dèrrâi. Dèvant que d'arrevâ âo Mollendruz, lè doû z'homme se fant on clien de get po se dere : l'è lo momeint de fère lè dyi z'hâora; on verro de blyan et onna toma de La Vallaïe que l'âodrant rîdo bin, âo momeint que lo Caiënet quemince à bretâ

su la gautse avoué sa tenomobile, vouâtequie la Cropette li bâlye on coup de paraplyouze su l'orolye ein bouâileint : "No passein tot drâi" ! Lo Caiënet redreusse sa cacarde et reprein son tsemin. Adan, lo Moisi li di tot docemeint : "Di vâi, Caiënet, savâi pas que ta tenomobile se guidâi depu derrâi" !

Djan-Luvi

UNE AUTOMOBILE EN DROITE LIGNE !

Le Caiënet, notre laitier, avait pris dans son automobile, sa femme, la Cropette, puis ses voisins, le Moisi et sa bobonne, pour aller acheter des cochons par La Vallée.

Le Caiënet pouvait tout juste s'enfiler dans sa voiture avec son puissant ventre qui frottait contre le volant. Il faut dire qu'il avait souvent les pieds dessous la table et la gueule dans l'assiette, comme ses cochons; il leur ressemble comme deux gouttes d'eau, pas seulement pour la mangeaille, mais pour le museau qu'il a rouge comme un petit cochon qui vient de naître; on dirait qu'il a la rougeole, et puis un museau pour aller aux pommes de terre

Sa femme, la Cropette, est tout le contraire; mince comme une perche à haricots; il semble que ses parents l'ont mise tremper dans une bouteille de vinaigre; et puis une langue de vipère.

Le voisin, le Moisi, qu'on lui dit, pour la raison qu'il est devenu blanc tout jeune; il est sec et petit que l'on dirait qu'il est l'enfant de sa femme, la Lydia, une puissante gaillarde, tout le portrait du Caiënet; et puis une pleurnicheuse qui crie pour rien.

Les voici partis tous les quatre. Le Caiënet avec le Moisi à côté de lui; les femmes derrière. Avant d'arriver au Mollendruz, les deux hommes se font un clin d'oeil pour se dire : c'est le moment de faire les dix heures; un verre de blanc et une tomme de La Vallée iraient rudement bien. Au moment où le Caiënet commence à tourner sur la gauche avec son automobile, voici que la Cropette lui donne un coup de parapluie sur l'oreille en criant : "Nous passons tout droit" ! Le Caiënet redresse sa voiture et reprend son chemin. Alors, le Moisi lui dit tout doucement : "Dis voir, Caiënet, je ne savais pas que ton automobile se conduisait depuis derrière" !



GLANÉ DE CI, DE LA !

L'Automne.

Adieu ! jours de plaisir,
promenades riantes.

Adieu ! soleil d'été
brillant à l'horizon.

Adieu ! mignonnes fleurs
aux couleurs ravissantes,

Qui parsemiez le frais gazon.

La prairie a quitté
sa joyeuse parure ;

L'arbuste est agité
par le sombre aquilon ;

La feuille, sous nos pas
tombe, le vent murmure ;

Plus de bergers dans le vallon.

Mais malgré ses rigueurs,
j'aime beaucoup l'automne.

J'aime sa grande voix,
qui gronde, qui gémit ;

J'aime ses jours brumeux
et son ciel monotone,

La feuille d'arbre qui jaunit.

L'Eté joyeux et chaud
avec son soleil d'or ;

Ah oui ! si je chéris
le refrain du Printemps,

Si j'adore l'Hiver,
sa neige et ses autans ;

J'aime bien mieux l'Automne encor...

F. C.

Un jour de congé.

Qu'il fait chaud à Lausanne ! Pas un souffle d'air, des murs et des pavés brûlants, partout des volets clos, quelques rares passants fuyant le long des murs et cherchant l'ombre ! Aussi, tous ceux que le devoir n'y retient pas ont déserté. Favorisés nous-mêmes d'un jour de congé — un jour de congé, c'est toujours autant ! — nous partons ! On dit qu'il fait si beau à la montagne. C'est du côté de la verte Gruyère que nous dirigeons nos pas.

En quelques minutes, le train de Berne nous emmène en pleine campagne. Il file, il file... c'est délicieux d'être ainsi transporté loin de la ville, à travers les prairies et les grands bois ! Une première halte à Palézieux nous permet de nous orienter. Comme on apprend bien sa géographie, dans le grand livre de la nature si richement illustré ! Voici le mont



Vaches au pâturage.

de Cheseaux
que gravis-
sent chaque
année tant de
générations
d'écoliers,
Bossonens,
Remaufens
et déjà le
haut clocher
de Châtel-St-
Denis. Mal-
gré l'heure

encore matinale, la campagne s'anime ; de nombreux troupeaux de vaches font entendre le joyeux tintement de leurs clochettes ; les faucheurs, d'un mouvement lent et régulier, font tomber devant eux, en andains épais et parfumés, l'herbe encore chargée de rosée. Nouvelle station : Semsales et sa verrerie, où le train s'arrête complaisamment quelques minutes de plus que le temps réglementaire ; nous en profitons pour « croquer » dans notre souvenir le charmant

paysage qui s'étend de chaque côté de la voie. Après Vaulruz, les Colombettes, qui éveillent les échos endormis du chant si cher aux montagnards fribourgeois et vaudois :

Lè z'armailli dei Colombettè.
Dè bon matin sé san levà,
Ha ! ha ! ha ! ha !
Liauba ! liauba ! por arià !

et le chalet a depuis longtemps disparu que nous chantons encore :

Liauba ! liauba ! por arià !

Tout en promenant nos regards sur les vertes campagnes de la Gruyère, sur ses monts où semblent régner la prospérité et l'amour du travail, nous pensons à Rambert qui l'a tant aimée et, avec lui, nous répétons :

D'où nous vient-il, ce vieux refrain
Qui fait pleurer, qui fait sourire ?
D'où nous vient-il, que veut-il dire,
Ce *ranz* naïf, grave et serein ?

Liauba, liauba !

Voix des bergers, voix des abîmes,
Voix des torrents, des rocs déserts,
Il vient à nous du haut des airs
Comme un écho des blanches cimes.

Liauba, liauba !

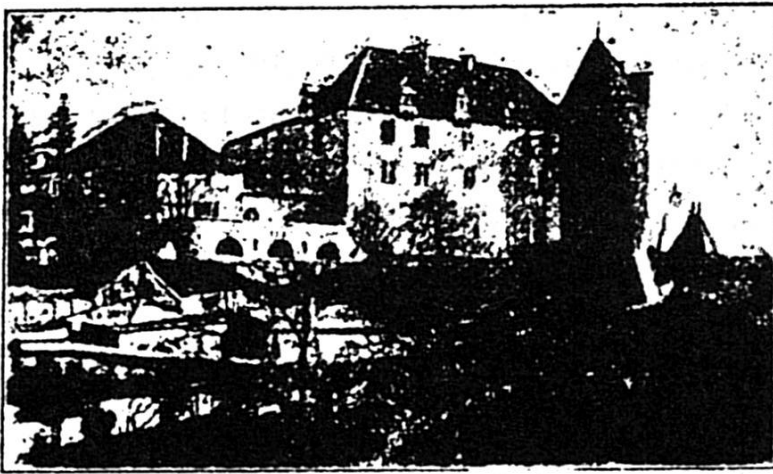
Sur l'Alpe aux flancs vertigineux,
Il flotte dans l'air qu'on respire ;
Aux forêts le vent le soupire,
Et les monts se disent entre eux :

Liauba, liauba !

Au milieu de nos rêves et de nos chants, nous saluons de loin Bulle et le romantique vallon de Charmey, puis nous descendons au Pâquier, pour y prendre une tasse de thé avant de monter à Gruyères, qui nous nargue là-haut, sur la montagne. Un agréable sentier nous conduit jusqu'à la petite ville que protègent, d'un côté, les dents de Brenleires, de l'autre, la cime arrondie du Moléson. A quelque distance se trouve l'Hôtel de Montbarry, dont les bains attirent chaque année un grand nombre d'étrangers.

L'antique et pittoresque Gruyères aligne les maisons de

son unique rue au-dessus de la colline ; une porte voûtée, qui a conservé des vestiges de son ancienne importance, y donne accès ; les habitations sont vieilles, très vieilles, mais bien entretenues, et puis il y a des fleurs partout : les fenêtres, les corniches et les plus modestes balcons disparaissent sous les œillets et les géraniums multicolores ; le coup d'œil est charmant. Précédant le château, la maison de Chalamala, se fait reconnaître par ses murs enluminés de peintures et sa façade ornée d'une grue, armoirie des comtes de Gruyères.



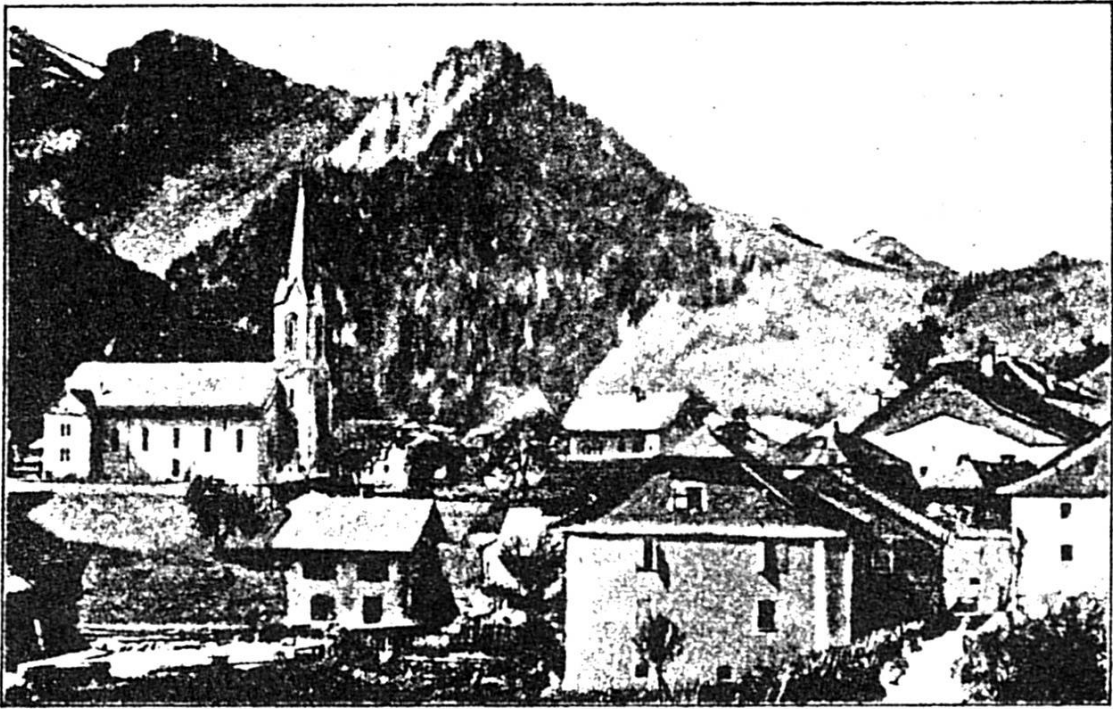
Château de Gruyères.

Quant au vieux manoir lui-même, il est actuellement la propriété d'un riche banquier genevois qui l'occupe avec sa famille pendant la belle saison. Grâce à la permission préalablement demandée et obte-

nue, nous pénétrons dans la large avenue qui y conduit. Une jeune fille s'empresse au devant de nous pour nous servir de guide dans la partie du château qui est ouverte au public, et elle nous donne tous les renseignements qui peuvent nous intéresser. Voici la chambre à manger du comte avec la cheminée où l'on pourrait rôtir un bœuf tout entier, puis la salle des chevaliers, sur les parois de laquelle sont retracées les scènes principales de leur histoire, avec de nombreuses dates et inscriptions s'y rapportant ; ici, la chambre à coucher du comte, puis celle de *la belle Luce*, toutes deux très sombres, tendues de tapisseries Gobelin et pleines d'un charme mystérieux, malgré ou peut-être à cause de la légère odeur de moisi qui s'en détache. — D'un regard circulaire et rapide, nous admirons les anciens lits très bas,

les bahuts richement sculptés et les *quinquets*, un peu dépayés à côté des boutons électriques, puis les armoires vitrées d'un large corridor, une foule d'objets antiques de toutes espèces : vaisselle, manuscrits, bijoux, monnaies, articles de toilette qui nous font sourire. Qu'il y a loin des modes d'aujourd'hui à celles d'autrefois ! Nous aimerions nous attarder à la salle d'armes, interroger ces vieilles bannières, ces piques et ces cottes de mailles, intéressants témoins d'un glorieux passé ; nous voudrions jeter plus qu'un coup d'œil furtif dans l'immense cuisine dallée où l'on pourrait faire entrer tel de nos appartements modernes tout entier, mais il faut partir. Après avoir vu la chapelle et fait le tour de la terrasse ombragée qui surplombe la vallée, nous quittons à regret l'antique manoir pour descendre sur Estavannens, où nous reprendrons dans une demie-heure le train pour Montbovon. Il faudrait se hâter, mais ce n'est pas facile, car le chemin, pavé de cailloux, est très raide, très chaud et très glissant ! Enfin, quelques minutes encore et nous y sommes, mais... un coup de sifflet... et le train nous passe devant le nez, nous laissant au bord de la route. Sans être trop déconcertés pourtant, nous arrivons à la petite gare d'Estavannens, absolument isolée au bord de la voie poussiéreuse et exposée de tous côtés à l'ardeur du soleil. Attendre le train suivant avec patience était ce qu'il y avait de mieux à faire. Le temps s'écoula encore assez vite, sans autres ressources pour nous distraire qu'une bascule pour peser les marchandises et... à l'occasion les voyageurs, une machine automatique distribuant des biscuits et du chocolat, et des horaires de chemin de fer ! Somme toute, ce temps de repos a passé comme un charme, et déjà le train nous emporte vers Enney, Neirivue et Albeuve, villages d'apparence aisée et propre, situés au bord de la Sarine. Le petit chemin de fer court ainsi à travers la vallée, promenant les touristes émerveillés au milieu de la nature la plus admirablement fraîche qu'on puisse imaginer. Le ciel, d'une pureté idéale, les pentes émaillées de fleurs, les gares coquettes en forme de chalets,

égrenées de long de la voie, tout nous enchante. Peu à peu la vallée se resserre jusqu'à Montbovon, point terminus de



Montbovon.

la ligne fribourgeoise. Nous descendons ici avec l'intention de nous restaurer.

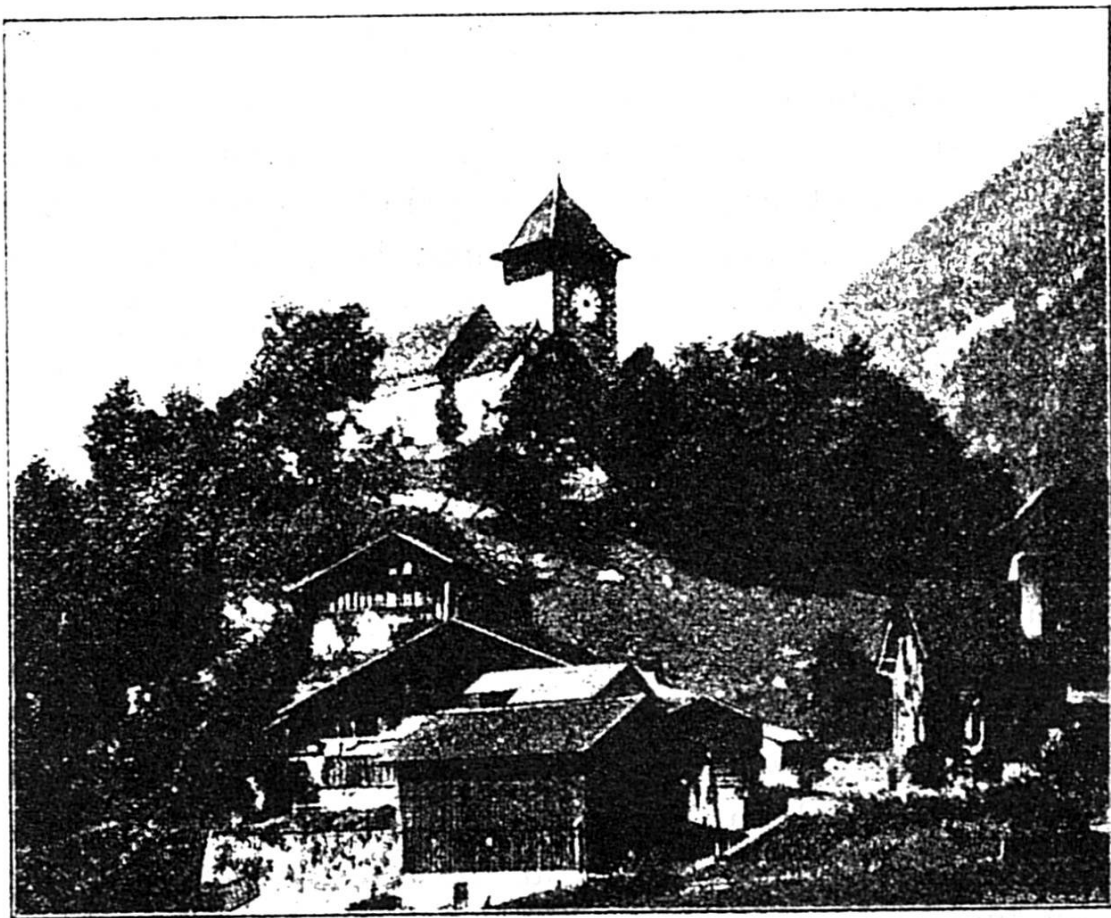
L'hôtel de Jaman est à quelques pas. Pour le moment, nous allons nous régaler des truites de l'Hongrin, tout en prenant un peu de repos dans le jardin de l'Hôtel; mais comment se reposer quand il y a tant à voir? Enfants gâtés qui n'ont jamais assez, nous rêvons d'aller chercher encore une bouffée de l'air du Pays d'En-Haut. Il est là, tout près, si près qu'en un saut, semble-t-il, nous y serions. Bref, « l'occasion, la faim, l'herbe tendre, quelque amie aussi nous poussant », nous remontons sur le « Montreux-Oberland » qui redescend de Jaman, et, en route pour Château-d'Ex! La cloche de Montbovon nous souhaite bon voyage en lançant dans les airs ses accords graves et sonores: do sol mi, — do sol mi.

De minute en minute, le paysage change d'aspect; la vallée n'est plus qu'une gorge au-dessus de laquelle s'avance la

cime noire de Corjon. Tout au fond, coule la rivière devenue sinueuse et profonde, au bord d'un riche tapis de fougères et de tussilages, d'où émergent les grappes roses des épilobes, les verges d'or et les gracieuses campanules. Après un brusque contour de la voie, nous arrivons à la frontière, marquée par une pierre scellée dans le rocher et portant les écussons de Fribourg et de Vaud. Le train franchit le magnifique pont jeté sur la Sarine, puis le défilé de la Tire, d'une majestueuse et sauvage grandeur ; on se demande où la route va se frayer un passage entre les rocs menaçants qui la dominent, mais peu à peu l'horizon s'élargit de nouveau. Voici Rossinières dont les chalets brunis s'étagent le long de la montagne, tout au haut l'église paroissiale, puis côte à côte, la cure et la maison d'école ; plus loin, le Grand-Chalet aux cent-treize fenêtres, séjour favori des étrangers. Après la pittoresque Chaudanne, nous traversons les Moulins, hameau où la route se bifurque, d'un côté sur le vallon de l'Etivaz au fond duquel on aperçoit la Cape au Moine, de l'autre sur Gesenay et Zweisimmen où se termine la ligne du « M. O. B. ».

Enfin, voici Château-d'Œx avec ses luxueux hôtels, ses chalets hospitaliers et ses *mazots* perchés jusqu'au sommet des plus hautes pentes, ses frais jardins et les sommités bien connues qui l'avoisinent : l'arête de Cray qui se profile si nettement sur le ciel bleu, la Gummfluh et le Rocher du Midi, dont les parois blanches et nues s'illuminent merveilleusement parfois au coucher du soleil, et tant d'autres ! Nous vous saluons avec joie, heureux de nous dire qu'au milieu de la transformation générale que fait subir à la contrée l'établissement du chemin de fer, avec les flots de voyageurs qu'il y amène chaque jour, vous au moins, vous ne changerez pas !

Notre petite troupe s'éparpille ; tandis que les uns vont admirer la vue dont on jouit de la terrasse élevée de l'église, les autres vont rafraîchir de vieux souvenirs. Dans une heure, rendez-vous à la gare pour le retour. Oh ! ce retour ! Que de délicieuses surprises il nous réservait ! Voici qu'à Montbovon nous commençons tout doucement à gravir la montagne, jusqu'aux pâturages couverts de gentianes, parmi les trou-



Eglise de Château-d'Ex.

peaux qui broutent le gazon parfumé. Montant, montant toujours, nous traversons Allières, petit hameau fribourgeois à peine habitué au sifflet de la locomotive, encore une dernière pente et nous sommes sous le col de Jaman. Bon, nous entrons dans un tunnel ! Plus rien que la nuit et le froid qui fait bien vite remonter toutes les glaces du wagon. Heureusement, ce n'est pas long. Quel bonheur de revoir la lumière, les arbres, le ciel bleu et... le lac, car c'est bien lui, notre Léman, qu'un coup de baguette magique semble avoir ramené au pied de ses montagnes, là-bas, au fond de la plaine. Nous rentrons donc chez nous ? Oui, bientôt, trop tôt ! Une courte halte encore, aux Avants, pendant que les étoiles s'allument, le temps de nous ressaisir et de graver dans nos cœurs émus et reconnaissants les impressions, les images qui vont disparaître ! Une halte aussi pour reprendre courage avant de redescendre dans la plaine et... dans la vie, où nous attendent les luttes et les devoirs de chaque jour !

A. B.

TROP LONG ET TROP COURT !

Ce qui est trop long, c'est votre langue; ce qui est trop court, c'est votre charité.

Ce qui est trop long, ce sont vos gentillesse pour les étrangers; ce qui est trop court, c'est votre amabilité pour ceux de la maison.

Ce qui est trop long, c'est votre examen au miroir; ce qui est trop court, c'est votre examen de conscience.

Ce qui est trop long, ce sont vos talons; ce qui est trop court, c'est votre jupe.

Ce qui est trop long, c'est la bêtise de la mode; ce qui est trop court, c'est le bon sens humain et féminin.

Ce qui est trop long, c'est l'enfer, ou même le purgatoire; ce qui est trop court, c'est le chemin qui y descend.

En conséquence, méditez sur le trop long et le trop court, et ne vous contentez pas de trop longues récriminations contre les autres, et de trop courtes résolutions pour vous-même.

LE POIDS ET LE VOLUME D'UN MILLIARD

Un milliard pèse en argent 5.000.000 de kilos et, en or, 322,58 kg. Si on le convertit en billets de 1000 fr., il pèse 1780 kg.; en billets de 100 fr., 11,500kg. Si on voulait le faire transporter à dos d'homme, portant 50 kg. : en billets de 1000 fr., il faudrait 36 hommes; en billets de 100, 230 hommes; en or, 6.450 hommes. Pour transporter un milliard en argent, il faudrait 100.000 hommes.

Enfin, pour les bibliophiles, un milliard en billets de 1000 formerait 2000 volumes de 500 pages chacun.

Conclusion : un milliard est un bel embarras !

Confusion

Un jour, en revenant de la chasse, j'eus peur ; sept voleurs venaient sur moi.

— Vous dites ?

— Je dis sept.

— Dix-sept ?

— Non... sans dix.

— Cent dix ?

— Non, sans dix, sept.

— Cent dix-sept ?

— Mais non, sept sans dix.

— Sept cent dix ?

— Sapristi, sept sans dix... sept.

— Sept cent dix-sept ?

— Mais non, que diable ! Je vous dis : sept sans dix... sept !

— Dix sept cent dix-sept !... Je conçois que vous ayez eu peur.